

Le Malêtre

Tout le catalogue sur
www.dunod.com



psychismes

collection fondée par Didier Anzieu

René Kaës

Le Malêtre

DUNOD

Illustration de couverture :
Pierre Tal Coat (Pierre Jacob, dit) (1905-1985),
Autoportrait
© ADAGP, Paris, 2012

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, Paris, 2012
ISBN 978-2-10-058182-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| <i>REMERCIEMENTS</i> | VII |
| <i>INTRODUCTION</i> | 1 |
| 1. L'homme désaccordé | 13 |
| 2. Les modernités et la modernité | 35 |
| 3. Freud, <i>Le Malaise dans la culture</i> et la souffrance psychique d'origine sociale | 49 |
| 4. Postmodernité, hypermodernité | 73 |
| 5. Penser le malêtre avec la psychanalyse | 97 |
| 6. Douleur et triomphe de Narcisse | 119 |
| 7. Formes et destins de la pulsionnalité | 137 |
| 8. Enveloppes, limites, contenance et transitionnalité | 157 |
| 9. Incertitudes de l'identité. Malaise dans les identifications | 173 |
| 10. Le temps de l'urgence, l'espace délocalisé | 197 |
| 11. Dislocation des liens, détresse, solitude | 217 |
| 12. Violences, travail de pensée et fonction paternelle | 233 |
| <i>CONCLUSION. FACE AU MALÊTRE...</i> | 255 |
| <i>TABLE DES MATIÈRES</i> | 273 |

REMERCIEMENTS

AU COURS DES ANNÉES pendant lesquelles ce livre fut mis sur le métier, plusieurs personnes m'ont prodigué des encouragements et m'ont fait part de leurs réflexions sur ce que je leur soumettais dans des conversations, des conférences ou des entretiens. Sans eux, je n'aurais pas pu continuer à soutenir un projet aussi complexe.

Je dois aussi une part de la matière qui nourrit cet essai aux personnes qui ont fait suffisamment confiance à ma présence et à mon écoute pour me parler de leur malêtre : dans le travail de la cure, des groupes, des équipes soignantes en institution.

Je remercie Anne Brun, Jean-Daniel Monod, Maurice Parodi, Claudine Vacheret pour leurs remarques et pour la lecture de mon manuscrit à différentes étapes de son ébauche et de sa rédaction.

J'ai écrit ce livre en pensant à celles et ceux avec lesquels j'ai partagé le souci d'être contemporain des turbulences et des beautés du monde dont nous héritons : à Françoise pour son irremplaçable attention, à mes parents et à mes grands parents, à Marcel David et à Didier Anzieu.

Présente à mon esprit fut enfin cette génération qui me succède, les étudiants qui m'ont été confiés et, tout proches, Jean-Baptiste et Thomas, Lisa, Florian et Marie-Lou.

INTRODUCTION

« *Nous ne pouvons vivre que dans l'entrouvert, exactement sur la ligne hermétique de l'ombre et de la lumière. Mais nous sommes irrésistiblement portés en avant. Toute notre personne prête aide et vertige à cette poussée.* »

René CHAR, *La Parole en archipel.*

UN PEU PLUS de quatre-vingts ans après la grande crise de 1929, les bouleversements qui culminent dans la crise multidimensionnelle que nous vivons appellent une réflexion renouvelée sur la souffrance psychique de notre temps dans les rapports qu'elle noue avec le malêtre dans le monde contemporain.

Un peu plus de quatre-vingts ans après la parution du *Malaise dans la culture*, il est nécessaire et possible de proposer un autre point de vue psychanalytique sur la consistance de ce malêtre.

Nécessaire, parce que notre environnement a considérablement changé depuis le moment où Freud écrivait son essai, parce que les formes de la pathologie et de la souffrance psychiques se présentent désormais selon des configurations nouvelles, et parce que persistent depuis si longtemps le désordre mondial, les crises, le malaise et le malêtre de et dans la culture. L'hypermodernité accentue les effets persécutoires, mélancoliques et maniaques des deuils interminables auxquels les phases précédentes de la modernité nous avaient confrontés.

Possible, parce que nous disposons aujourd'hui d'autres dispositifs de travail psychanalytiques et d'autres concepts pour analyser ce malêtre. Les modalités d'accès au traitement de ces troubles ont évolué et avec elles notre connaissance de l'inconscient. Nous savons mieux reconnaître les formes de subjectivité qu'il produit, les conflits qu'il engendre par lui-même autant qu'en raison des exigences que lui imposent son double ombilic biologique et intersubjectif, mais encore son inscription

conflictuelle dans l'espace social et culturel. Nous sommes aussi devenus plus attentifs aux ressources qu'il fomenté si, comme le dit Winnicott, nous disposons d'un lieu où mettre ce que nous trouvons et créons. Ce lieu est précisément celui de la culture.

Dans cette nouvelle conjonction critique des rapports entre inconscient et culture, il sera moins question de commenter une nouvelle fois Freud et *Le Malaise* : encore conviendra-t-il de situer cet essai majeur dans son contexte et, au-delà, d'admettre que la psychanalyse qui organisait la vision de Freud a changé. Il s'agira plutôt, et c'est le dessein de ce livre, de prendre appui sur les problématiques et les concepts issus de l'extension du champ de la pratique et de la théorisation de la psychanalyse pour poursuivre le débat ouvert par Freud en l'engageant sur de nouvelles voies.

Lorsque Freud écrivait *Le Malaise dans la culture*, l'Occident européen entraînait, entre-deux-guerres, dans une profonde crise de civilisation, une crise multidimensionnelle qui s'alimentait de la montée du nazisme, des fascismes et de l'antisémitisme et qui, cette année-là, culminait avec l'ébranlement sismique de l'économie des pays industrialisés. La Seconde Guerre mondiale était encore embryonnaire dans sa couveuse infernale, et ni la Shoah, ni Hiroshima et Nagasaki, ni le Goulag, ni les tueries et les génocides du dernier quart du siècle n'avaient été perpétrés. Les totalitarismes soviétique, maoïste et cambodgien n'étaient pas encore sinistrement installés, la mondialisation n'avait pas dérégulé les économies, les emplois et les flux migratoires massifs de population. Le terrorisme planétaire n'avait pas encore fomenté le 11 septembre 2001, le 11 mars 2003 et la série de ses actes meurtriers. Mais aussi l'Internet, les « réseaux sociaux » et la cyberculture n'existaient pas, ni la préoccupation écologique pour la survie de la planète, et donc celle, pressante, de l'autoconservation de l'humanité.

La psychanalyse qui organisait la vision de Freud a changé. Freud fondait sa réflexion sur son expérience de la cure psychanalytique. À côté de l'observation et de la conviction que la psychanalyse doit se maintenir en relation avec toutes les autres disciplines des sciences biologiques, sociales et psychologiques, avec les diverses expressions de l'art, l'imagination et la spéculation ont joué chez lui un rôle heuristique déterminant pour étendre le champ de l'investigation psychanalytique à des problèmes auxquels la cure ne donnait pas accès.

Par ces moyens, Freud visait plusieurs objectifs : assurer la validité des concepts issus de la cure en les mettant à l'épreuve dans un autre champ de la réalité (la création littéraire, l'anthropologie, les « masses », la

religion, les mythes, le malaise dans la culture...) ; recueillir de nouvelles hypothèses à mettre en travail dans la cure et, notamment après le traumatisme de la Grande Guerre, inventer de nouveaux dispositifs pour le travail psychanalytique. La portée épistémologique de ses essais dépasse ce qu'il serait trop simple de tenir seulement pour une psychanalyse appliquée. Il n'est plus possible de faire l'impasse sur la question de la causalité, sur les déterminations proches et lointaines, simples ou complexes du malêtre, sur les emboîtements de sa production : mais les moyens de répondre à ces questions sont encore à inventer.

Regardons de près ce qui nous est devenu disponible. Le premier élargissement du champ de la compétence de la psychanalyse s'est poursuivi avec la transformation des pratiques, lorsque la cure a fait l'objet d'aménagements pour « s'appliquer » à d'autres sujets que les adultes névrosés : à l'analyse des enfants, des adolescents et des bébés, des personnes psychotiques et *borderline*. Cette extension a connu un essor remarquable dès les années 1940, c'est-à-dire au début des grands bouleversements catastrophiques du milieu du siècle dernier, mais aussi après la mort de Freud, avec l'invention de dispositifs psychanalytiques nouveaux, en particulier celui de patients réunis en dispositif de groupe, plus tard aux couples, aux familles, aux institutions.

Après la Seconde Guerre mondiale et les traumatismes majeurs qu'elle a produits, le réaménagement des espaces culturels, les bouleversements des garants métasociaux et métapsychiques de l'espace psychique individuel ont suscité chez certains psychanalystes des recherches décisives, même si quelques-unes resteront cependant assez longtemps marginales. Ces recherches ont porté sur les activités de liaison et de déliaison et les processus tertiaires (A. Green), sur les contenances et les cadres (W.-R. Bion, J. Bleger), les espaces psychiques et culturels « où nous pouvons mettre ce que nous trouvons » (D.-W. Winnicott), où « le Je peut advenir » (P. Castoriadis-Aulagnier).

L'extension du champ de la pratique et de la théorisation psychanalytique a été considérable au cours des quarante dernières années du siècle dernier. Le travail avec les bébés et leur environnement premier, avec les enfants et les adolescents en souffrance, avec les adultes qui reçoivent les effets cumulés des traumatismes que leurs parents ont subis, avec les groupes, les couples et les familles, toutes ces pratiques ont mis au jour de nouvelles formes de psychopathologie et ont rendu nécessaire d'inventer de nouveaux dispositifs de soin et de traitement, de réinventer des structures hospitalières aujourd'hui mises à mal.

Alors que sous le triomphe des Trente Glorieuses occidentales¹, le monde grelotte dans la Guerre froide, qu'il est à vif, désorienté,

désaccordé, le Rideau de fer, puis le mur de Berlin scinde le monde occidental, plus récemment celui que les États-Unis d'Amérique élèvent sur leur frontière avec le Mexique, celui qu'Israël dresse contre les territoires palestiniens sont les manifestations tangibles d'un clivage de civilisation, qui laisse à l'écart un tiers-monde soumis aux dictatures, aux guerres civiles, au malheur. Les grandes puissances ne parviennent pas à écarter la menace de la destruction nucléaire et de la contamination de l'écosystème, et les psychés traduisent : « *No future*. Le monde est dangereux, dedans, dehors. Je m'effondre, ou je me shoote à n'importe quoi. Ou comme une graine attend sa germination, je continue à espérer, à grand prix ». Ce qui s'impose est un malêtre durable et non seulement un malaise ou une gêne que suscite la répression des pulsions destructrices.

Les concepts de crise et de malaise sont insuffisants pour rendre compte du niveau des bouleversements auxquels nous avons affaire. Ce qui arrive et se prépare depuis quelques décennies est d'une autre échelle, d'une autre consistance que les crises qui déjà ont ponctué l'histoire de l'humanité. Et il n'est ni juste ni rassurant de dire que tout ce qui arrive est déjà arrivé. Nous ne sommes pas seulement confrontés à des crises multiples et interférentes, mais à des mutations, c'est-à-dire à des changements structuraux et processuels dans les divers niveaux d'organisation de la vie : psychique, sociale, économique, culturelle.

Nous n'avons pas seulement affaire à un *malaise* dans la culture, traduction correcte de *das Unbehagen* dans l'essai de Freud. Nous avons affaire à un *malêtre*. Le malêtre nous dit autre chose que le malaise : que désormais nous sommes en train de vivre un ébranlement qui atteint plus radicalement notre possibilité d'être au monde avec les autres et notre capacité d'exister pour notre propre fin ; cet ébranlement interroge les dimensions écologiques et anthropologiques de ces mutations. L'être défaille avec ce qui le soutient. Ce malêtre dans l'humanité de l'homme, dans une large aire de l'humanité, produit à la fois cette imprégnation sombre et mélancolique qui s'empare des esprits et des corps, des liens intersubjectifs et des structures sociales, et cette culture de l'excès maniaque et omnipotent.

La question qui nous occupe est celle des entraves majeures qui contrarient le processus de la subjectivation, le devenir Je, la capacité même d'exister, de nouer des liens et de faire société. Je forme le néologisme de malêtre, sans trait d'union, comme on dit maltraitance ou malformation ou désêtre, parce qu'il s'agit de douleur, de détresse et de mal dans l'être même de l'humanité. Sans doute de grands mots, mais

aussi de grands maux qui obligent à faire se côtoyer l'analyse clinique, la construction métapsychologique et l'interrogation ontologique.

Le contraire de ce malêtre-là n'est pas le bien-être, expérience certes importante que des coefficients aujourd'hui calculés à partir d'indices objectivables tentent de cerner, mais tout comme naguère les prophètes de la côte Ouest des États-Unis annonçaient l'imminence du bonheur. Ce qui fait le malêtre ordinaire, c'est l'effacement progressif du sujet, l'absence de répondant à nos questions sur ce que nous sommes et devenons, la disparition du répondant humain aux demandes que nous formulons à des appareils administratifs, les micro-traumas de la vie quotidienne que les rêves ne réparent plus et que les fictions des médias ne font qu'endormir, ce sont les grands traumatismes qui ont troué l'histoire, les liens entre les générations, la confiance dans l'humanité. C'est la peur, l'insécurité, la muette angoisse et la violence, l'impensable et l'impensé de ces expériences, enfouies par le déni, isolées par le clivage, recouvertes par les rires mécaniques et les danses maniaques au bord des volcans et des centrales nucléaires. Ce sont les précarités et les détresses créées par les exils, les mouvements migratoires, l'exclusion, le chômage, les déracinements. C'est l'incertitude sur le présent, la défiance vis-à-vis des transmissions qui n'engendrent pas d'avenir ou au contraire l'exaltation bornée des fondamentalismes, l'extrême et fragile dépendance aux objets techniques, aux urgences, aux liens éphémères, etc., chacun peut en dresser la liste.

Ce qui est à penser, avec les moyens dont nous disposons, ce sont les causes qui les produisent et les conséquences qui s'ensuivent dans la vie psychique : la désorganisation ou la défaillance des cadres, des garants et des processus de symbolisation sans lesquels la vie psychique, la vie sociale et le travail de culture ne peuvent se développer et assurer les conditions nécessaires pour demeurer dans l'humanité liée par Éros, taradée par Thanatos mais sans cesse recrée par la Parole.

Entreprendre cette analyse du malêtre dans ses formes contemporaines exige des concepts nouveaux et un lieu à partir duquel il devient possible de penser les cadres, les garants et les processus de symbolisation. Ces concepts seront exposés dans les différents chapitres de cet ouvrage. Le lieu d'où s'engage l'analyse du malêtre est situé à un niveau logique qui permet de percevoir et de penser des formations concrètes qui bordent, enveloppent, et pour une part déterminent la vie psychique : ce sont des formations et des processus *méta*. En ce sens, je prends en considération les formations métapsychiques, comme les alliances inconscientes structurantes et défensives sur lesquelles l'espace de la

réalité psychique prend un appui *sine qua non*, ainsi que les formations métasociales qui assurent les cadres et les fondements de la vie sociale. On peut aussi nommer ces formations métacadres.

Ce à quoi nous avons affaire aujourd'hui, c'est à un malêtre qui ne repose pas seulement sur la conjonction durable d'une crise systémique des institutions et des référentiels, et d'une rupture dans le métacadre, c'est-à-dire dans les garants métapsychiques et métasociaux. Lorsque la crise, par définition limitée dans le temps et dans l'espace, atteint la capacité des sujets d'être et de devenir, l'aptitude de leur civilisation et de leur culture à trouver de nouveaux lieux d'humanisation, le malêtre signale une possible destruction de l'espèce, au mieux une mue ou une mutation anthropologique, en tout cas, et nous privilégions ici ce point de vue, la capacité de (re)devenir conjointement sujet de sa vie psychique et acteur de la vie sociale et culturelle. Or nous avons affaire à ce que depuis Hegel toute une tradition philosophique nomme des « processus sans sujet ».

Toutes ces manifestations du malêtre ne se développent pas automatiquement dans des expressions psychopathologiques, mais assurément elles révèlent des souffrances et des désorganisations significatives. Il serait erroné de systématiser ici une approche psychopathologique ou de psychiatriser le malêtre, quand bien même des formes pathologiques de celui-ci existent et que des organisations psychiques qui appartiennent à des structures pathologiques sont par lui sollicitées. Freud lui-même avait pour modèle de référence la névrose et ses conflits, et lorsqu'il parlait de névrose de civilisation, il visait essentiellement les prédispositions pathogènes collectivement organisées qui contribuaient à l'éclosion des névroses chez les personnes qu'il recevait en traitement. Il serait plus adéquat aujourd'hui de penser que ce que Bion a nommé la partie psychotique de la personnalité est particulièrement sollicitée dans le malêtre contemporain, avec d'autres composantes associées aux états-limites. C'est ce point de vue que j'essaierai de soutenir.

Mon propos n'est pas de proposer une psychopathologie sociale du mal-être, mais plutôt, essayant de suivre le dessein de Freud, de dégager des problématiques suffisamment constantes dans ces liens si complexes de la vie psychique inconsciente, de la socialité et de la culture. Il y a lieu de prendre en compte d'autres dimensions du malêtre que celle des rapports entre la pulsionnalité et les exigences de la culture.

La question est complexe en effet si, en outre, nous voulons tenir compte du fait que nous ne pouvons plus écrire et analyser seulement

le malaise dans l'Europe du premier tiers du siècle dernier, et plus précisément dans cette Europe de la *Mitteleuropa*, et dans la Vienne qui l'a si fortement incarnée dans son histoire, ses conflits historiques, ses mœurs et sa culture. Aujourd'hui, sous l'effet des discours sur la mondialisation, nous semblons admettre que le désaccordage et le malêtre sont homogènes sur toute la planète : est-ce si sûr ? En Europe et en Amérique du Nord, au-delà des effets d'interdépendance de l'économie mondiale, quoi de véritablement identique dans les cultures et dans les changements psychiques avec ce que vivent les Chinois, les Indiens, les Brésiliens ? Partagent-ils exactement le même malêtre que les habitants du Moyen-Orient, du Golfe, de l'Afrique et de l'Amérique latine ? Par quelles frontières passent les similitudes et les différences : entre aires culturelles, religieuses, politiques, entre régimes économiques, entre mégapoles et ruralité ? Toutes sont en cours de mutation, toutes sont travaillées dans leur socle historique, mais le sont-elles de la même manière ? Le travail de culture revêt des formes diverses et contrastées qui nous apparaissent justement sous l'effet différenciateur du processus de la mondialisation. Il faudrait pouvoir disposer des moyens d'information et de pensée pour traiter les différences entre les formes du malêtre dans le *macrocontexte* mondial, dans le *mésoccontexte* des cultures régionales, car nous pouvons supposer des formes et des conséquences différentes du malêtre selon qu'il s'agit de cultures vieillissantes ou de cultures portées par le dynamisme de leur développement ou de cultures encore isolées ou exclues des processus de mutation. Différentes sont encore les focalisations sur le *microcontexte* constitué par ce que l'on pourrait appeler les structures sociales et intersubjectives de proximité (famille, couples, groupes d'appartenances, micro-institutions, etc.). Tous ces espaces diffèrent par leur taille, leur spécificité, l'amplitude et la nature des transformations qui s'y produisent, ils sont interdépendants et solidaires, ils interfèrent entre eux et les co-occurrences de leurs crises sont interdéterminées.

Dans ces conditions, sans analyse différentielle, postuler *un* malêtre est risqué. Mais il est peut-être possible d'observer que des processus générateurs de différentes formes de malêtre nous apparaissent avec plus de netteté qu'il y a quatre-vingts ans et qu'entre eux il existe des constantes aussi importantes que celles que Freud avait découvertes en son temps. Le risque serait aussi de s'en tenir à ce que nous savons déjà.

J'aurai à justifier que ce malêtre dans la culture et dans le travail de culture qu'il exige ne peut plus être pensé seulement avec les catégories construites par Freud. Je suis persuadé que s'il y a dans cette conjonction

éminemment critique un nouveau défi pour l'ensemble des institutions dont dépend le devenir de l'espèce humaine, et qu'il y a là aussi un défi pour la psychanalyse.

Ce défi est triple. Le premier concerne la capacité de la psychanalyse de prendre en considération ses propres changements, ses propres découvertes sous l'effet de la clinique et de ses relations avec les disciplines qui lui sont nécessaires pour confronter ses acquisitions et pour renouveler ses propres modèles. Elle a su le faire tout au long de son histoire. Le deuxième défi confronte la psychanalyse à assumer les effets de ces transformations et de l'extension de son champ pour penser une nouvelle fois sa pratique, sa méthode, les élaborations théoriques qu'elles autorisent et ses dispositifs de formation. Le troisième est le risque que les psychanalystes sont capables de prendre lorsque, la vie psychique étant menacée du dehors comme du dedans, ils engagent leur expérience et leur voix dans le débat public. Là aussi beaucoup ont su le faire dans les années noires.

C'est ce troisième défi qui est sans doute le plus difficile à soutenir, car nous sommes des êtres d'intimité, attentifs aux mouvements de l'espace psychique interne, à ses conflits et à ses divisions, aux souffrances et aux pathologies qui en résultent. S'engager dans le débat public pour autre chose que ce qui concerne la psychanalyse est comme franchir une limite de nos savoirs sur l'inconscient et ses effets. C'est comme si nous transgressions la réserve qu'imposent notre méthode et notre éthique. Mais c'est aussi encourir le risque de nous exposer dans nos propres manques à savoir si nous assumons toutes les conséquences de la pensée de Freud lorsqu'il affirme qu'il existe une souffrance psychique d'origine sociale. C'est accepter que nous sommes aussi des hommes et des femmes dans le monde.

Ne pas être dans le monde, à l'écoute de cette liaison intime entre le dedans et le dehors comporte quelques conséquences néfastes. Des psychanalystes qui ont vécu les dictatures d'Amérique latine et qui en ont subi les violences ont protesté contre la dérive perverse qui consistait, pour des psychanalystes tout entiers centrés sur le monde interne, à rapporter les traumatismes consécutifs aux tortures à des traumatismes sexuels infantiles, à des fantasmes sadomasochistes, et à les « interpréter » comme tels à leurs patients. Réduire l'attaque contre les tours du World Trade Center au théâtre d'une scène primitive sadique, ou à une figuration de la haine entre des jumeaux, comme je l'ai entendu dire, témoigne de notre propre capacité de déni lorsqu'il s'agit de prendre en considération avec nos patients que la réalité du monde « externe » n'est pas toujours et systématiquement utilisée comme une défense contre la

réalité psychique. De telles positions participent de « l'effort pour rendre l'autre fou ». Elles produisent du malêtre.

Si le réel s'impose comme une nécessité, notre rapport au réel n'est pas entièrement soumis à la force du destin que nous lui attribuons : nous disposons d'une marge de création qui trouve ses ressources devant la nécessité. Elle consiste dans nos capacités de transformer ce qui s'impose sans le nier, c'est le travail de symbolisation et le travail de culture. Pour autant que nous trouvions et préservions « un lieu où mettre ce que nous créons ».

Dans le siècle passé, la confiance (ou l'espérance) dans ces capacités proprement humaines a été maltraitée, parce que ce siècle fut particulièrement violent, à la fois désespéré et maniaque. Confiance et espérance sont encore malmenées au seuil de ce siècle, en dépit de quelques signes qui les font revivre. Mais elles sont aussi refusées, comme pour se prémunir d'avance du risque et de la désillusion, du risque de la désillusion. Assurément l'histoire est tragique, mais elle l'est en raison du sentiment qu'elle nous donne de suivre un cours sur lequel nous n'avons pas – ou plus – prise. C'est pourquoi penser que la situation est alarmante n'est pas nécessairement faire preuve de pessimisme. Imaginer revenir à la situation d'avant le malêtre contemporain est une illusion, autant que le subir comme un destin est une impasse. Ce qui est possible – et qui se distingue du volontarisme, c'est de faire un état des lieux et de penser les processus qui fabriquent nos désaccords d'aujourd'hui avec nous-mêmes, avec les autres, avec le monde ; c'est de scruter les conditions qui rétablissent un processus créatif.

Là est notre marge d'espérance : dans ce qui est réversible, resignifiable et imprévu. C'est ce que je tiens de plus précieux de mon expérience de la psychanalyse. Lorsque les points d'appui de la vie psychique se fissurent avec les civilisations et les cultures qui la soutiennent, il faut pour vivre, espérer raisonnablement dans nos capacités créatrices.

La question du bonheur est de nouveau une idée neuve, mais cette fois dans le monde. Elle n'est pas vaine, elle était présente dans l'esprit de Freud, en dépit de son pessimisme : le titre initial du *Malaise* comportait cette idée : *Das Glück in der Kultur*, puis en négatif, *Das Unglück in der Kultur*. La question du mal lui fait pendant, du malheur, du malêtre, et nous devons aussi nous engager sur ce point.

Je travaille à cette question du malêtre depuis 1985. Dans cet ouvrage, j'ai rassemblé, remis en travail et développé un certain nombre de travaux antérieurs qui ont jalonné ma réflexion ; plusieurs d'entre eux ont fait

l'objet de séminaires, de conférences et de publications, toutefois un bon nombre d'analyses sont inédites.

J'ai exposé mon premier travail sur cette question dans une conférence au congrès de l'Association internationale de psychothérapie de groupe en 1986 à Zagreb. J'avais choisi pour thème « Le malaise du monde moderne et l'expérience transitionnelle du groupe ». La plupart de mes recherches ultérieures ont mis en place les outils pour penser la question du malêtre, au croisement de l'inconscient et de la culture.

Si, dans cet ouvrage, je prends appui sur mon expérience clinique pour guider mon investigation, je ne proposerai pas au lecteur de nombreuses illustrations cliniques. Je les ai publiées ailleurs en détail et, pour alléger la lecture, j'en indique les références en note de fin de chapitre, avec celles qui viennent d'autres contributions. Mon objectif est d'abord de proposer un cadre de pensée pour une approche psychanalytique du malêtre, avec les outils conceptuels et méthodologiques dont nous disposons aujourd'hui. Cet ouvrage est un essai au sens précis de ce terme : un travail de réflexion personnelle sur un sujet que l'auteur ne prétend pas épuiser. Il expose son sujet et il en développe librement les thèmes et les variations sur divers modes : assertif, critique, hypothétique, sans se tenir obligé d'apporter comme dans une étude universitaire, les éléments de preuve ou de démonstration. Toutefois, j'ai souhaité étayer mes propositions sur des données ou des études référencées. Enfin, la part de la spéculation est ici inévitable ; elle est sans doute souhaitable dans un essai, si l'on accepte l'idée que la spéculation est une des voies de la recherche, comme elle l'a été chez Freud. J'espère seulement que cet essai saura prendre la mesure des désordres du monde sans nostalgie du passé et sans complaisance déficitaire. Si nous sommes encore pauvres sur les diverses pratiques de sa régulation, c'est aussi que nous avons besoin à la fois d'expériences inédites et de temps pour comprendre. J'ai pris le risque de mettre en travail des concepts nouveaux et de formuler quelques hypothèses, qu'il appartiendra à d'autres, s'ils leur trouvent un intérêt, de discuter et de mettre à l'épreuve de leur pratique.

J'ai mis près d'un quart de siècle à écrire ce livre. Ce n'est pas seulement parce que la tâche que je me suis proposée s'est nécessairement heurtée à de nombreux obstacles : sa complexité m'est devenue plus apparente au fil des années, il était difficile sinon impossible d'en maîtriser les dimensions et les contenus, il me fallait sans cesse remettre l'ouvrage sur le métier. Il m'a fallu chercher et tenir la ligne de crête où situer mon analyse, sur deux versants : entre le champ culturel social et historique et l'espace propre des objets de la psychanalyse. Des

concepts apparemment trop proches créent des crevasses sous nos pieds et des malentendus dans nos têtes : le sujet social n'est pas le sujet de l'inconscient et les formes de la subjectivité qui leur correspondent sont produites par des processus différents, selon des logiques différentes. Et pourtant ces processus et ces logiques se croisent et interfèrent. Au cours de ces années, je me suis senti partie prenante de ce malêtre, dans ma pratique de psychanalyste, dans ma vie et mes fonctions à l'Université, dans les rencontres que j'ai faites dans mes voyages. Nous ne savons pas comment imaginer l'avenir et nous savons que nous sommes engagés dans des impasses qui pourraient être mortelles.

Tout au long de ces années, une pensée ne m'a pas quitté. J'ai longtemps résisté à en admettre la portée, bien que la question du mal, depuis E. Kant jusqu'à P. Ricœur et jusqu'à ce que la reprennent J. Semprun, H. Arendt et N. Zaltzman, était une de mes interrogations, de celles qui se forment dans l'enfance en temps de guerre. Assurément, le travail de la culture est une nécessité vitale pour chacun d'entre nous et pour le maintien des institutions dont nous avons besoin pour vivre ensemble. J'ai appris que le travail de culture est un effort incessant, mais que son résultat n'est jamais acquis. Ce fut un scandale au regard de la croyance qu'il suffirait à nous assurer dans notre capacité de nous sortir d'affaire, de découvrir que ce travail ne garantit en rien contre la barbarie, contre le mal radical dont parle Kant. Parmi les instigateurs des croisades, il en était de cultivés, et parmi les théologiens de l'Inquisition, les théoriciens du bolchevisme, les massacreurs des koulaks et les instigateurs du Goulag tous n'étaient pas des illettrés, les grands dignitaires du nazisme vénéraient Goethe, Mozart, Shakespeare, Racine, et le tortionnaire cambodgien de S21 était un homme civilisé, pétri de la culture du pays des droits de l'homme. Dans son roman sur Spinoza, Yalom décrit le nazi Rosenberg amoureux du philosophe épris d'éthique, de joie, de liberté. Comment la craquelure du vernis de civilisation dont parle Freud ouvre-t-il la porte au désastre ? Qu'est-ce alors que la culture, et quelle culture ? Ne consiste-t-elle que dans le travail psychique et social qu'elle exige ? Est-il possible de faire l'impasse sur les valeurs qu'elle privilégie, alors que c'est aussi au nom de ces valeurs que les destructions sont ordonnées et mises en œuvre avec toutes les ressources que la culture, précisément, a élaborées ? Nous savons que la technique, du fait qu'elle rend possibles certaines actions du fait même qu'elle existe, n'est pas nécessairement au service de la culture.

Revient alors la question du mal dans l'être même. Question que nous ne pouvons pas éluder en nous retranchant derrière l'idée que

la psychanalyse n'est pas une philosophie. Le concept de la pulsion de mort se forme sous l'effet de l'expérience que théorise une femme, Sabina Spielrein, sous l'effet qu'elle produit sur Freud confronté aux désastres de la guerre. Soit, mais la psychanalyse ne peut pas rester muette sur les limites qu'elle se donne alors que les questions auxquelles sont exposés les analystes et les analysants dépassent les limites de l'espace intrapsychique, et imposent une extension de sa pensée aux relations entre cet espace et ceux qui l'encadrent.

Il est une question que la psychanalyse n'ignore pas : celle de l'amour et de la tendresse. La question de l'amour est d'une autre dimension que celle de la sublimation des pulsions, autre chose que la nécessaire reconnaissance de son humanité en chaque être humain, d'une autre force que la justice et la communauté de droit. Elle consiste aussi dans une exigence de travail psychique et social, elle est une valeur sans cesse contredite, attaquée par la haine et la pulsion de mort, moquée chez les belles âmes par les esprits forts. Le travail de culture est nécessaire, mais il est insuffisant. Il ne peut éluder les valeurs sur lesquelles il se fonde. « Sans amour on n'est rien du tout », chantait Édith Piaf.

Face aux formes du désastre annoncé, et une fois suffisamment surmonté le catastrophisme qu'il suscite, notamment en Europe et dans cette forme particulière qu'il revêt en France, mais avec la conscience que ce que nous vivons depuis plusieurs décennies peut nous entraîner vers la mort, nous devons nous rendre lucidement attentifs aux formes nouvelles que crée notre désir de vie, au mieux-être qui se cherche, aux transformations nécessaires. Et nous savons qu'il a aussi douleur à devenir.

NOTES

¹ Jean Fourastié a nommé ainsi la période de forte croissance économique que la majorité des pays industrialisés ont connue entre 1945 et 1973 après les ruines provoquées par la guerre. M. Parodi me fait remarquer que cette période a été porteuse de bien-être et d'élans collectifs. Cf. M. Parodi, *Histoire des faits économiques et sociaux de 1945 à nos jours* (en coll. A. Beitone et Ph. Gilles), Paris, Dalloz-Sirey, 2002.

Chapitre 1

L'HOMME DÉSACCORDÉ

LE MONDE DONT NOUS SOMMES les contemporains nous confronte à un ensemble de bouleversements aigus qui affectent les diverses manières d'être dans les cultures de l'humanité et dans la vie psychique qui y plonge ses fondements. C'est dans une humanité désaccordée, parce que mutante, que nous vivons désormais.

Assurément, l'idée du désaccordage fait question : suppose-t-elle qu'il y eut jamais un homme bien accordé, bien tempéré ? L'humain n'est-il pas précisément un être dont l'accordage avec la nature, avec les autres, avec la culture qu'il a créée et d'abord avec lui-même est toujours et fondamentalement problématique ? Les premiers accordages entre le bébé et son environnement maternel sont d'une nécessité absolue pour établir à la fois la vie psychique et les liens premiers¹. L'effort de la religion, de la morale, de la médecine, du politique n'est-il pas de rendre possible un relatif accordage, avec la notion que de celui-ci naîtrait une suffisante unité et une possible harmonie ?

Parce qu'il naît biologiquement prématuré et démuné, parce qu'un écart considérable s'établit entre le développement de sa vie psychique et l'insuffisance de son autonomie dans ses réalisations motrices et dans ses liens avec ses semblables, l'homme est un être de crise plus qu'aucune autre espèce, il est toujours *plus ou moins* accordé à son désir, à sa

parole, à ses liens, aux œuvres communes de sa culture. L'accordage serait alors une question de degré et de forme, variables avec l'histoire et la géographie, avec les cultures, mais toujours sur l'arrière-fond d'une crise structurelle et latente, dont les manifestations s'expriment dans les conflits qui l'engendrent et dans les créations qui en changent les données.

LE DÉSACCORDAGE ET LA SPÉCIFICITÉ DU MALÊTRE CONTEMPORAIN

Ce qui dans le malêtre est source de désaccordage, c'est la transformation rapide des liens entre les générations, ce sont les changements profonds survenus en quelques décennies dans les relations entre les sexes, qui, pour libérateurs qu'ils soient au regard des répressions d'antan, sont aussi sources de nouveaux troubles et de conflits d'autant plus intenses que les nouvelles régulations ne sont pas toujours inventées. De la même façon, la transformation des structures familiales, des liens de sociabilité, des structures d'autorité et de pouvoir, la confrontation souvent violente avec la « troisième différence² » que provoque le brassage des cultures, tous ces chamboulements mettent en cause les fondements de l'identité et la permanence de notre être psychique. Tous ont leur part dans le développement des troubles du penser, de la paradoxalité pathogène, de la violence incontrôlée, de la difficulté d'intégration et de représentation des pulsions dans l'espace psychique, dans la soumission écrasante à la satisfaction immédiate des exigences pulsionnelles et aux idéaux archaïques, dans les révoltes explosives ici contre les injonctions consuméristes, là contre la pénurie. En même temps que ces bouleversements se sont produits, les croyances et les mythes ont été ébranlés et avec eux les deux fonctions vitales qu'ils assurent : la base narcissique de notre appartenance à un ensemble social et le système des représentations suffisamment sûres et stables pour que nous puissions exister, penser et communiquer dans la différence.

Ce qui est désaccordé, ce sont aussi les liens sociaux et les liens intersubjectifs : à la fois le lien que les personnes entretiennent avec les diverses organisations de la vie sociale et culturelle, le lien entre ces organisations et le lien entre les sujets. Je dis sujets et non pas individus, car ce qui est précisément en difficulté est le processus de subjectivation. La notion de société des individus³ est assurément une émergence historique du sujet singulier dans notre société de masse et dans les sociétés traditionnelles, mais elle signale en même temps l'illusion individualiste, le risque de la réduction du sujet à un atome